NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

121 N° 3 Luglio-Settembre 1999

Un itinéraire spirituel européen. Etty Hillesum (Amsterdam 1941 - Auschwitz 1943)

Paul LEBEAU (s.j.)

p. 397 - 416

https://www.nrt.be/it/articoli/un-itineraire-spirituel-europeen-etty-hillesum-amsterdam-1941-auschwitz-1943-286

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Un itinéraire spirituel européen

ETTY HILLESUM (AMSTERDAM 1941 – AUSCHWITZ 1943)

Etty Hillesum[1] évoque aujourd'hui de plus en plus largement et de l'avis de la plupart de ceux qui, tant en Europe qu'en Amérique, ont fréquenté ses écrits, un des événements spirituels et littéraires les plus marquants du milieu de ce siècle[2]. Née le 15 janvier 1914 à Middelburg (Pays-Bas), Etty avait 27 ans lorsqu'en juin 1942, alors que se multipliaient le signes avant-coureurs de l'extermination de la communauté juive des Pays-Bas, elle écrivait dans une chambrette d'Amsterdam: «Ce que je vis intérieurement, et qui n'est pas seulement de moi, je n'ai pas le droit de le garder pour moi seule. Suis-je, dans ce petit morceau d'histoire de l'humanité, un des nombreux récepteurs qui doit ensuite émettre plus loin?» (p. 88)[3].

«Ce que je vis intérieurement.» En effet, depuis un an et demi auparavant, très exactement à dater du 8 mars 1941, cette jeune femme juive pleinement assimilée à la société néerlandaise de l'époque, élevée en dehors de toute influence et de toute pratique religieuses israélites et qui fréquentait le milieu socialiste et libertaire d'Amsterdam, avait commencé à vivre une expérience qu'elle caractérisera en ces termes, le soir du 31 décembre de la même année: «Il est presque vingt heures trente, en ce dernier soir de cette année qui fut pour moi la plus riche et la plus féconde, mais aussi la plus heureuse de toutes celles qui l'ont précédée. Et s'il

---

1. Il s'agit d'un nom assez typique de famille juive pleinement intégrée à cette «citoyenneté culturelle» (*Bildungsbürgertum*) qu'évoquait Gœthe à propos de l'*Aufklärung*, et que de nombreux juifs «inculturés» signifiaient en adoptant le nom d'une ville du pays dont ils étaient devenus citoyens. Dans le cas d'Etty, il s'agit vraisemblablement du nom, quelque peu déformé, de la ville d'Hilversum, une des plus importantes des Pays-Bas. Son prénom est l'abréviation de celui de sa grand-mère paternelle, Esther.

2. Voir notamment le dossier publié en néerlandais «*Men zou een pleister op vele wonden willen zijn*». *Reacties op de dagboeken en brieven van Etty Hillesum* («On voudrait être un baume sur tant de blessures». Commentaires sur le Journal et les lettres de Etty Hillesum), Amsterdam, Balans, 1989, 235 p.

3. Les numéros des pages indiqués après chaque citation des écrits d'Etty renvoient à l'ouvrage où ces passages sont cités et commentés: P. LEBEAU, *Etty Hillesum. Un itinéraire spirituel, Amsterdam 1941-Auschwitz 1943*, Namur, Fidélité; Bruxelles, Racine, 1999², 212 p.

fallait la résumer d'un mot,... je dirais tout simplement une 'profonde prise de conscience'. Prendre conscience, profondément et lucidement, et, de ce fait, devenir capable de disposer des forces les plus profondes qui sont en moi» (p. 53).

Cette prise de conscience lui avait paru si importante et si décisive qu'elle s'est mise à en rendre compte par écrit, en rédigeant un journal personnel où elle retrace l'itinéraire spirituel qu'elle a parcouru du 8 mars 1941 au 7 septembre 1943, date de sa déportation vers Auschwitz. Elle devait y mourir, deux mois et demi plus tard, selon un communiqué de la Croix Rouge, le 30 novembre 1943.

Ce Journal, contrairement à celui de sa cadette, l'adolescente Anne Franck, n'a été publié, très partiellement d'ailleurs, qu'en 1981, après un ensevelissement de quarante années, d'abord en néerlandais, puis en une dizaine d'autres langues, dont une traduction française parue aux Éditions du Seuil en 1985 et plusieurs fois rééditée depuis. Le retentissement de cette édition partielle fut tel qu'une Fondation Etty Hillesum s'est constituée à Amsterdam dans le but de préparer la publication de l'ensemble des écrits d'Etty. Ce projet se réalisa avec la parution en 1986 d'un volume de 800 pages, 700 pages de texte et 100 pages de notes biographiques et historiques. Un des témoins de ce travail, l'écrivain Abel Herzberg, déclarait après en avoir pris connaissance: «Je n'hésite pas à dire qu'à mon sens, nous nous trouvons ici en présence d'un des sommets de la littérature néerlandaise.»

Ce qui frappe d'emblée, lorsqu'on parcourt ce volume, c'est l'actualité de ce texte, rédigé il y a un demi-siècle. Actualité en ce sens qu'il nous plonge au cœur de nos interrogations contemporaines sur la dimension tragique des événements qui ont si profondément marqué l'histoire des peuples européens du XXe siècle. Actualité encore du langage où s'exprime si spontanément cette jeune femme à la fois éprise de liberté, marquée par l'ambiguïté de certaines de ses expériences affectives et sexuelles, y compris celle d'un avortement, et pourtant avide de sens et de trouver un sens à sa vie — comme beaucoup de jeunes adultes d'aujourd'hui. Comme elle est proche, en effet, de cette jeunesse affectée par ce qu'on appelle «une crise de la transmission généralisée» — familiale, sociétale, religieuse. Crise souvent destructurante et parfois redoutable, mais qui offre aussi la chance d'une découverte, d'une redécouverte personnelle des valeurs qui donnent sens à la vie et ouvrent à la vraie liberté. Ce parcours spirituel que nous révèle le Journal d'Etty est en effet jalonné de découvertes, de «consolations», mais aussi de «désolations» (pour parler comme Ignace de Loyola dans ses *Exercices spirituels*), ainsi que d'éprouvantes

remises en question, qui débouchent sur l'héroïsme du don de soi. On tentera, dans les lignes qui suivent, d'en évoquer un certain nombre d'étapes parmi les plus significatives.

I. - Une rencontre décisive

On trouve, dans l'histoire spirituelle de l'humanité, des cas de conversion soudaine et solitaire: celle du Bouddha, par exemple, ou, plus près de nous, celle de Claudel, ou encore celle d'Edith Stein, de 23 ans plus âgée qu'Etty et qui l'a d'ailleurs brièvement rencontrée en septembre 1942 au camp de transit de Westerbork, au nord-est des Pays-Bas, deux jours avant sa déportation vers Auschwitz avec sa sœur Rosa Stein[4].

Mais, le plus souvent, l'événement d'une conversion, d'une *metanoia*, d'un «changement d'âme», comme l'exprime le grec du Nouveau Testament, surgit d'une rencontre qui se prolonge normalement en dialogue, en compagnonnage spirituel — pensons aux premières rencontres de Jésus et de ceux qui devaient devenir ses disciples, selon les évangiles. C'est ce qui est arrivé à Etty, lorsque, dit-elle, «un homme lourd, sans élégance, aux traits compliqués, est entré dans ma vie». Je reviendrai dans un instant sur ce curieux personnage, pour constater d'abord qu'avant de l'avoir rencontré, Etty éprouvait, comme elle le lui écrit le soir même de leur première rencontre, «un immense sentiment de solitude et d'*insécurité*» (p. 23).

Il faut dire que, depuis le début de ses études universitaires, elle avait mené une existence qu'elle qualifie elle-même de «chaotique». La diversité de ses intérêts intellectuels et esthétiques, mais aussi de ses expériences amoureuses, déconcertait même les jeunes gauchistes de son entourage, pourtant peu enclins au rigorisme en ce domaine. Une de ses amies écrira, quelques dizaines d'années plus tard: «Cela n'allait pas de soi à l'époque. Il est vrai que dans le milieu de jeunes émancipées 'de gauche' qui était le nôtre, nous avions pratiquement toutes une liaison. Mais cela était différent. Il s'agissait d'un homme dont on disait: 'C'est lui que j'épouserai un jour'. L'approche d'Etty était tout autre, quasi masculine.» Et elle ajoute, avec la lucidité compréhensive du grand âge: «Cela faisait partie de son tempérament chaleureux. Elle était quelqu'un qui donne tout et qui prend tout» (p. 18).

---

4. Cf. P. LEBEAU, *Etty Hillesum...* (cité *supra*, n. 3), p. 177. Les chiffres entre parenthèses renverront par la suite aux pages de cet ouvrage.

En dépit de ce qu'elles pouvaient comporter de générosité spontanée, de telles expériences n'étaient pas sans risque. Etty le reconnaît dans le premier cahier de son Journal: «Toutes ces aventures et liaisons m'ont intérieurement déchirée et rendue mortellement malheureuse. Mais je ne me reconnaissais pas assez de force pour m'en défendre, c'était la curiosité qui finissait par l'emporter» (p. 19). Elle découvre d'ailleurs peu à peu que les malaises physiques qu'elle mentionne à de nombreuses reprises dans son Journal ne sont pas sans rapport avec des tensions d'ordre psychique et spirituel:

> Auparavant je pensais que les ennuis d'ordre physique: maux de tête, maux d'estomac, douleurs rhumatismales, n'étaient que physiques. Je dois bien constater aujourd'hui qu'ils sont surtout conditionnés par le psychique. Le corps et l'âme sont très étroitement liés chez moi. Quand quelque chose cloche psychologiquement ou spirituellement, cela agit également sur le corps. L'hygiène spirituelle est donc terriblement importante pour moi. Un des aspects positifs de ces six derniers mois est que j'en sois maintenant très consciente, et que je ne puisse plus rejeter sur mon corps la responsabilité de ces malaises (p. 18).

C'était là un des résultats de ses contacts avec «cet homme lourd et sans élégance» qu'elle avait rencontré six mois auparavant. Étrange et fascinant personnage, en vérité. Né à Francfort en 1887, dans une famille d'origine juive, mais, elle aussi, profondément sécularisée et culturellement intégrée à la société allemande, Julius Spier avait d'abord fait carrière dans une importante firme commerciale. Après vingt-cinq ans de service, il s'était retiré des affaires pour s'orienter vers la psychologie et plus précisément, la «chirologie», c'est-à-dire l'aptitude à établir un diagnostic psychologique à partir de l'examen de la morphologie et des lignes de la main. Après avoir élaboré progressivement sa propre méthode, il s'était rendu à Zürich pour y entrer en analyse avec Carl Gustav Jung. On sait que Jung, d'abord disciple de Freud, s'était séparé de lui, en désaccord avec le caractère unilatéral de sa théorie psychanalytique, et avait élaboré une conception qu'il jugeait plus fondamentale de la psyché humaine: celle des «archétypes», c'est-à-dire des orientations profondes, notamment religieuses, qu'il estimait présentes en tout homme, quel que soit son environnement culturel.

Rentré à Berlin en 1930, Spier y avait ouvert un cabinet de thérapeute qui n'avait pas tardé à attirer de nombreux patients. Devant la montée du nazisme, il avait émigré aux Pays-Bas en 1939, après avoir divorcé de son épouse qui n'était pas juive, et

avait poursuivi son activité thérapeutique dans un modeste deux-pièces du quartier juif d'Amsterdam. Il n'avait pas tardé à réunir autour de lui un cercle de familiers dont quelques-uns, après avoir été ses patients, étaient devenus ses disciples. Il s'agissait surtout de femmes, ce qui lui attirait la réputation d'être «un *ladyman*», comme l'appelait une dame de La Haye. Etty y fait allusion dans son Journal, mais elle précise: «Cette expression, 'un homme à femmes', est un vieux cliché usé. Pour la plupart, il évoque le domaine de l'érotique et du sexuel. En fait, il est plutôt un homme 'pour les femmes', en ce sens qu'il a sans doute en lui cela même qui incitait les femmes à confier à un poète comme Rainer Maria Rilke leurs secrets les plus profonds... Auprès de lui l'âme féminine trouve un accueil, parce qu'il y a tellement de féminin en lui» (p. 22).

C'est effectivement l'impression qu'il a produite sur Etty dès leur première entrevue. Elle pressent que la rencontre de cet homme, de vingt-huit ans son aîné, va profondément marquer sa vie. Ce sont ses visites quasi quotidiennes à Spier dont elle est devenue progressivement une collaboratrice, qui lui fourniront l'essentiel de ce qu'elle va noter dans son Journal. Voici par exemple ce qu'elle écrit après sa seconde visite:

> Me voilà donc chez lui, moi et mon «occlusion de l'âme» (*seelische Verstopfung*). Il allait remettre de l'ordre dans ce chaos intérieur, en orientant lui-même les forces contradictoires qui agissent en moi. Il me prenait pour ainsi dire par la main, en me disant: «Voilà, c'est ainsi qu'il faut vivre.» Toute ma vie j'ai eu ce désir: si seulement quelqu'un venait me prendre par la main et s'occuper de moi! J'ai l'air énergique, je ne compte que sur moi, mais je serais terriblement heureuse de m'abandonner. Et voilà que ce parfait inconnu, ce Monsieur S., cet homme aux traits compliqués, s'occupait de moi, et en une semaine il avait déjà fait des miracles. Gymnastique, exercices respiratoires, quelques paroles lumineuses, libératrices, à propos de mes dépressions, de mes rapports aux autres. Tout à coup, j'avais une vie différente, plus libre, plus fluide. La sensation de blocage s'effaçait, un peu de paix et d'ordre s'installaient au-dedans de moi — toute cette amélioration sous la seule influence, pour l'instant, de sa personnalité magique. Mais elle ne tardera pas à se fonder psychiquement, à devenir un acte conscient» (p. 24).

Quelles étaient donc ces «paroles lumineuses» auxquelles Etty fait allusion? Elle en cite quelques-unes, en allemand, telles que les formulait son thérapeute:

> - L'expression «Parole de Dieu» ne s'applique pas seulement à la Bible: elle désigne aussi, au sens le plus large, la connaissance origi-

nelle (*Urwissen*), l'inspiration, l'opération de l'Esprit Saint qui se révèle au cœur de l'homme.

- Le juste milieu entre le puritanisme et la licence est la conscience de sa responsabilité.

- «Aide-toi, le ciel t'aidera.» C'est précisément en s'aidant soi-même, en ayant confiance en soi, en ce qu'il y a en nous, que l'on est capable de faire confiance à Dieu.

- Porter les autres en soi, spirituellement, cela peut être une «mémoire priante», une vraie prière. Mais la prière demande que l'on sache se recueillir profondément.

- Le soir, à la fin de chaque jour, il convient de se recueillir pendant une dizaine de minutes, et de se rappeler comment s'est passée la journée, ce qu'elle nous a apporté de bon et de mauvais (p. 25).

On ne peut que le constater: la plupart de ces «paroles lumineuses» ont une connotation explicitement religieuse. C'est probablement à l'influence de Jung qui était fils de pasteur, que Julius Spier doit cet intérêt pour la dimension religieuse de l'existence qui s'affirmera chez lui d'une manière beaucoup plus explicite, et surtout plus proche du christianisme, que chez son maître. Mais Spier est devenu davantage pour Etty qu'un thérapeute ou un conseiller: il est un véritable «initiateur», ainsi qu'elle le confie à son Journal: «Un seul mot, un seul geste de lui confère de l'importance à ce qui apparaissait jusque-là comme des détails banals. Et inversement, ce qui semblait obscur et mystérieux devient tout à coup simple et transparent» (p. 28).

Ainsi, sans jamais en avoir été informée auparavant, Etty découvre à partir de sa propre expérience l'importance d'une pratique inculquée par la plupart des grandes traditions religieuses: l'accompagnement spirituel. Cette pratique procède de la conviction qu'on ne peut progresser seul dans la vie spirituelle. Dans la plupart des cas, il est indispensable de cheminer avec une personne à qui l'on peut s'ouvrir en confiance de ses pensées, de ses sentiments profonds, et qui nous aide à en percevoir la signification, positive ou négative; chez qui on peut également trouver réconfort et encouragement dans les moments difficiles. Cet accompagnement, Etty l'a trouvé chez Julius Spier. Mais cela ne l'empêche pas de se rendre compte qu'il n'est ni un saint, ni un ascète parfaitement maître de lui. Experte comme elle l'était en ce domaine, elle se sent parfois violemment attirée par lui, et remarque à certains indices que lui aussi est un homme d'une sensualité à la fois exigeante et raffinée. Mais elle constate aussi, et cela l'émeut profondément, qu'«une lutte est en cours chez lui contre cette sensualité qui n'a pas encore trouvé son orientation». Spier, d'ailleurs, lui fait parfois confidence de cette lutte.

Un jour, alors qu'elle éprouve un «désir quasi désespéré de contact corporel avec lui», il lui raconte paisiblement qu'il entend rester fidèle à sa jeune fiancée qui l'attend en Angleterre, qu'il s'efforce de vivre chastement, et s'en déclare heureux: «Je me sens bien ainsi, et c'est bon également pour mon travail» (p. 30). C'est ainsi que la nature elle aussi sensuelle et passionnée d'Etty trouve en lui l'accompagnateur à la fois averti et compréhensif dont elle avait besoin pour accéder en ce domaine à une authentique maturité humaine et spirituelle. Elle n'y parviendra pas sans combat — on ne peut en détailler ici les péripéties — mais son issue sera la découverte et la joie d'un amour ouvert à l'universel, à l'universel concret de Dieu et des hommes qu'Il aime. Avant même de faire sienne cette option, il est significatif que, sans qu'elle ait jamais eu aucun contact avec un prêtre ou un pasteur, il lui arrive d'évoquer le travail thérapeutique de Spier en termes quasi sacerdotaux:

> Il reçoit six patients par jour et leur consacre des heures intenses. Il les aide à s'ouvrir pour qu'il puisse en extraire les humeurs purulentes, et creuse en eux jusqu'aux sources où Dieu, à leur insu, se tient caché, jusqu'à ce que l'eau vive irrigue enfin leurs âmes desséchées... Il est là pour chacun, prêt à aider. Hier, dans le roman que je garde dans ma salle de bain, j'ai lu cette évocation d'un prêtre: «Il était fidèle à sa mission de médiateur entre Dieu et les hommes. Aucune circonstance de la vie quotidienne n'était capable de l'émouvoir. C'est pourquoi il comprenait si bien les besoins de tous ceux qui venaient le trouver» (p. 49-50).

Cette relation ne cessera pas pour autant de lui faire question, avec des alternances de grand bonheur. Elle se demande, par exemple, si elle «n'est pas inconsidérée», «imprudente jusqu'à la témérité» (p. 50). Elle lui découvre pourtant une qualité dont elle n'avait jamais fait l'expérience dans ses relations masculines antérieures. Alors que ces autres liaisons ne lui ont laissé, après l'éblouissement initial, qu'une nostalgie résignée, sa relation à Spier a été «de plus en plus riche et passionnante et intérieure». Et pour la caractériser, c'est le mot «amitié» qui s'inscrit à plusieurs reprises sous sa plume:

> Alors que je ne le croyais plus possible, une nouvelle avancée se présentait du fait que tout à coup une force d'amitié encore en friche se mettait à fleurir. Et cette amitié peut encore croître et s'étendre, parce que nous sommes l'un et l'autre conscients des forces qui sont en nous; parce que nous mettons l'accent sur les mêmes valeurs; parce que nous sommes, chaque jour davantage, ouverts l'un vis-à-vis de l'autre et vis-à-vis du monde entier (p. 50).

«Vis-à-vis du monde entier». Cette ouverture à l'universel s'en-racine, chez Etty, dans une culture typiquement européenne.

II. - Racines et vocation européennes.

Bien qu'elle soit évidemment consciente de l'origine juive de sa famille, il est frappant de constater qu'Etty n'a jamais été attirée par le sionisme. À plusieurs reprises, elle déclare son bonheur d'être hollandaise. Mais elle n'en est pas moins étrangère à tout nationalisme: «L'âme n'a pas de patrie, ou plutôt, elle n'a qu'une seule grande patrie sans frontières. Il est possible de se comprendre mutuellement et de se rapprocher. Je dois y contribuer pour ma part, car j'éprouve en mon âme et en ma raison un sentiment de solidarité avec toutes les époques et tous les pays» (p. 56).

Ses références culturelles et esthétiques sont, il est vrai, typiquement européennes, mais il s'agit toujours d'écrivains et d'artistes ouverts à l'universel. Elle cite ainsi en vrac parmi ses lectures familières: «Michelangelo et Leonardo da Vinci. Eux aussi sont entrés dans ma vie, ils peuplent ma vie. Comme Dostoïevski, et Rilke, et saint Augustin. Et les évangélistes. Je suis vraiment en excellente compagnie. Et sans ce snobisme intellectuel que j'y mettais autrefois. Chacun a quelque chose à me dire et qui me touche de près» (p. 56).

C'est donc bien en Europe qu'Etty situe son lieu spirituel et culturel — en négligeant toutefois, on peut le regretter, l'apport de la diaspora juive à cette culture. Mais son Europe s'étend «de l'Atlantique à l'Oural» — encore que, curieusement, mais c'est concevable dans la conjoncture géo-politique de l'époque, elle évoque la Russie et l'Europe comme deux entités distinctes, tout en étant vouées à se rencontrer. Après avoir transcrit dans son Journal un long extrait d'une lettre de Rilke à son amie Lou Salomé, elle formule, «comme par une inspiration soudaine», cette résolution qui ne s'était jamais cristallisée aussi nettement jusque-là: «Plus tard, j'irai en Russie, en tant qu'ambassadrice de l'Europe. L'Europe est en moi, et, bien plus tard, tout ce que je connais, ce que je ressens, ce que je découvre par intuition, je l'utiliserai pour comprendre la Russie et pour la raconter ensuite à l'Europe, telle qu'elle est... Devenir une figure médiatrice entre ces deux mondes qui ont tout de même tant de points de rencontre! Mais pour cela j'ai encore tellement à apprendre, à mûrir et à comprendre!» (p. 57).

Etty avait d'ailleurs suivi des cours de russe à l'Université d'Amsterdam et elle gagnait sa vie en donnant elle-même des

leçons privées d'initiation à cette langue, la langue maternelle de sa mère. Avec l'allemand et le français, elle lui ouvre un plus large accès à ce qu'elle appelle sa «seconde patrie, la littérature, à travers laquelle j'entreprends mes explorations». Mais sous l'influence de Spier, elle découvre de plus en plus l'importance et la richesse des relations humaines:

> Les gens, les amis, les nombreux amis. Il n'en est pratiquement aucun avec qui j'aie une relation superficielle. Chacune de mes relations a son caractère propre et comporte sa nuance particulière. Il ne peut s'agir d'être infidèle à l'une au bénéfice de l'autre. Fini le temps perdu et les minutes d'ennui! On doit apprendre de mieux en mieux à se détendre entre deux respirations profondes, ou en se recueillant pour une prière de cinq minutes. Malgré toutes ces rencontres, toutes ces questions, toutes ces matières à étudier, il faut arriver à se ménager un grand espace de silence intérieur, où l'on puisse se retirer et se ressourcer, même au milieu d'une grande agitation ou d'un intense entretien (p. 61).

Lorsqu'elle écrit ces lignes, il y a un an presque jour pour jour qu'elle a rencontré son «initiateur» pour la première fois. On mesure, à les lire, combien cette personnalité «chaotique» que se découvre Etty au début de son Journal est parvenue à se structurer et à discerner peu à peu les voies de sa maturité et de son accomplissement psychique et spirituel. Elle en demeure toutefois consciente: «Pour comprendre les gens et les idées, il faut aussi connaître le monde réel et les arrière-fonds à partir desquels tout vit et s'est développé» (p. 61). L'ultime épreuve, dont les signes avant-coureurs se précisent et se multiplient, ne manquera pas — nous le verrons — de l'affronter à ce défi. En attendant, l'idée qu'une certaine solitude est inhérente à toute vie intérieure et en particulier à l'apprentissage de la vraie liberté, s'exprime à plusieurs reprises dans le Journal. Elle a rencontré cette idée en lisant les *Lettres à un jeune poète* de Rilke, et cela aussi va orienter son destin:

> Je connais deux espèces de solitude. L'une me rend triste à en mourir, et me donne le sentiment d'être perdue sans direction. L'autre, au contraire, me rend forte et heureuse. La première provient du fait que j'ai l'impression de ne plus avoir de contact avec mes semblables, que je suis totalement séparée de chacun d'eux et de moi-même, au point de ne plus comprendre quel sens la vie peut avoir... Mais l'expérience d'une autre solitude me rend forte et sûre de moi. Je m'y sens en communion avec un chacun, avec tout et avec Dieu... Je me sens insérée dans un grand tout rempli de sens, et j'ai le sentiment que je peux aussi partager avec d'autres cette grande force qui est en moi (p. 61-62).

Et voici, toujours au cours de cette première année de cheminement, l'écho caractéristique d'une période de «consolation» spirituelle: «Voilà plus d'un mois que je n'ai pas eu besoin d'écrire dans ce cahier. La vie m'était devenue si claire, si lumineuse et si intense: contacts avec le monde extérieur et intérieur; enrichissement de ma vie, épanouissement de ma personnalité; le contact avec les étudiants à Leiden (où elle suivait un cours de langues slaves), l'étude, la Bible...» (p. 64). C'est Julius Spier qui avait initié à la Bible cette jeune juive, jusque-là complètement ignorante du Livre qui avait modelé l'identité spirituelle et historique de ses ancêtres. «Sur ce plan, déclarait-elle, je suis encore une totale analphabète.» C'est sous l'influence de Jung que Spier s'était lui-même initié à la richesse anthropologique et symbolique de la Bible. Il en avait gardé l'habitude de prier chaque jour, de lire et de méditer la Bible, surtout le Nouveau Testament, et de fréquenter quelques grands témoins de la tradition catholique: Augustin, François d'Assise, Thomas a Kempis.

Etty avait accueilli avec empressement cette initiation biblique. Elle se rendait compte qu'il s'agit d'autre chose que d'impressions purement littéraires. «Il arrive, écrit-elle, qu'une simple phrase de la Bible s'éclaire pour moi d'une nouvelle, dense et vivante signification: *Dieu créa l'homme à son image. Aime ton prochain comme toi-même...*» Mais c'est surtout l'Évangile de Matthieu qui l'attire — «ce bon Matthieu», comme elle l'appelle — et elle prend la résolution de commencer à le lire «chaque jour après le petit déjeuner, systématiquement».

Un autre jour, alors qu'elle se sent triste et vaguement jalouse, après que Spier lui ait lu une lettre de Herta, sa fiancée qui l'attend à Londres, elle «attrape la Bible» et l'ouvre — «pour la quantième fois!» — au chapitre 13 de la première lettre de Paul aux Corinthiens, dont elle transcrit les premiers versets, avant d'en évoquer le retentissement en son cœur:

> «Quand je parlerais les langues des hommes et celles des anges, s'il me manque l'amour, je suis un métal qui résonne, une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, la connaissance de tous les mystères et de toute la science, quand j'aurais la foi la plus totale, celle qui transporte les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien. L'amour prend patience, il est généreux, il ne jalouse pas, il ne s'enfle pas d'orgueil, il ne fait rien de laid, il ne cherche pas son intérêt, il ne s'irrite pas, il ne pense pas à mal...» Tandis que je lisais ce texte, que se passait-il en moi? Je ne puis pas encore l'exprimer très bien. J'avais l'impression qu'une baguette de sourcier venait frapper la surface durcie de mon cœur et en faisait jaillir des sources

> cachées. Et me voilà agenouillée tout à coup près de ma petite table, tandis que, comme libéré, l'amour me parcourait tout entière, délivré de l'envie, de la jalousie, des antipathies... (p. 65-66).

Et, de son propre aveu, c'est sous l'influence de ce texte, qu'on appelle communément «l'hymne à la charité», qu'elle parviendra à surmonter le ressentiment qu'elle a longtemps éprouvé à l'égard de ses parents.

Etty n'avait pas tort de le noter, quelques mois auparavant: «J'ai l'impression de vivre un processus continu de croissance qui suffirait à occuper des années.» L'initiation biblique qu'elle recevait de Julius Spier ne manquait pas, de son propre aveu, d'y contribuer. Si celui qu'elle appelait «l'accoucheur de son âme» n'était décédé prématurément, la veille du jour où il devait être déporté à son tour, n'aurait-elle pas découvert plus explicitement cette Présence qui rayonne dans les Évangiles et les lettres de Paul? Une des dernières paroles du mourant, pieusement transcrite dans son Journal, nous permet de nous poser cette question, tout en respectant le mystère de son intimité personnelle. Après l'avoir revu vivant une dernière fois, Etty écrit en effet, à la troisième page du onzième et dernier cahier de son Journal:

> Si tu savais mon bonheur de pouvoir être là! Je suis rentrée juste à temps pour embrasser ta bouche desséchée, mourante, et une fois encore tu as pris ma main et tu l'as portée à tes lèvres. Tu as dit aussi, comme j'entrais dans la pièce: «La jeune voyageuse!» Puis tu as dit encore: «Je fais des rêves si étranges: j'ai rêvé que le Christ m'avait baptisé» (p. 68).

Ce qui est néanmoins certain, c'est que ce cheminement où Etty s'est engagée sous la conduite de son initiateur est à la fois celui de la structuration de sa personnalité et de la découverte d'une relation à une Présence à la fois transcendante et «sensible au cœur», comme disait Pascal, ou encore, selon saint Augustin, «plus intime à ce qu'il y a en moi de plus intime».

III. - Relation et intimité avec Dieu

Huit mois après avoir commencé à rédiger son Journal, Etty y fait une rapide allusion à ce qu'elle ressent comme une vocation littéraire: «Ces derniers temps, il y a en moi comme une poussée créatrice qui m'incite à écrire une nouvelle: *La fille qui ne savait pas s'agenouiller*.» Ce texte, qu'elle n'a jamais eu le loisir de rédiger, Etty nous a révélé deux mois plutôt qu'il devait être l'écho d'une expérience vécue:

> Cet après-midi, je me suis retrouvée tout à coup agenouillée sur la carpette brune de la salle de bain, la tête ensevelie dans mon peignoir qui traînait sur la chaise de rotin. Je ne suis pas capable de bien m'agenouiller, j'en ressens une sorte de gêne. Pourquoi? Sans doute parce qu'il y a aussi en moi un penchant critique, rationaliste, voire athée. Et pourtant il y a en moi de temps en temps une profonde aspiration à m'agenouiller, les mains sur le visage, et à trouver ainsi une paix profonde, en me mettant à l'écoute d'une source cachée au plus profond de moi-même (p. 89).

Ce geste soudain lui avait peut-être été inspiré par une confidence de son amie Henny Tideman, une «vigoureuse rousse de trente-cinq ans», qui lui avait dit un soir: «Quand j'ai des problèmes, je m'agenouille dans ma chambre et je demande à Dieu ce que je dois faire.» Peu à peu, cet agenouillement silencieux et solitaire lui deviendra coutumier et de plus en plus vital. Ainsi qu'elle l'écrit un peu plus tard: «La fille qui ne savait pas s'agenouiller a fini par l'apprendre, sur la rude carpette d'une salle de bain en désordre. Mais ces choses-là sont encore plus intimes que la sexualité. Cette évolution en moi, de 'la fille qui ne savait pas s'agenouiller', je voudrais lui donner forme dans toutes ses nuances» (p. 101).

Cette familiarité croissante avec la présence de Dieu dans sa vie incite Etty à garder vis-à-vis des personnes qui l'attirent cette «distance» qui, sans l'isoler ni les détourner d'elle, lui permet d'échapper à toute fascination passionnelle: «Écouter, écouter partout, écouter jusqu'au plus profond des êtres et des choses. Aimer, et quitter ceux que j'aime, accepter ainsi de mourir, mais pour renaître — tout cela est douloureux mais aussi si plein de vie» (p. 101).

Je voudrais évoquer ici, faute de pouvoir citer plus largement les textes, un autre intérêt de ces pages où Etty s'exprime en «croyante» (néerl. *religieus*), selon le terme dont elle désigne cette étape de son évolution. Faute d'avoir hérité d'un vocabulaire religieux traditionnel, juif ou chrétien, elle élabore son propre langage symbolique et mystique — même si celui-ci révèle, à l'occasion, certaines analogies avec celui de penseurs ou d'auteurs spirituels qu'elle n'a pas eu l'occasion de fréquenter. Le philosophe et théologien Wim R. Scholtens, spécialiste de Kierkegaard, attire notamment l'attention sur un texte d'Etty qu'il appelle «une des expressions les plus originales qui aient été formulées en ce XXe siècle en matière d'expérience religieuse»: «Il y a en moi un puits très profond. Et dans ce puits, il y a Dieu. Parfois, je parviens à l'atteindre. Mais, plus souvent, des pierres et des gravats obstruent ce puits, et Dieu est enseveli. Alors il faut le remettre au jour» (p. 105).

Ce n'est là que la première manifestation d'un mode de relation avec Dieu qui va se poursuivre et s'approfondir jusqu'au terme de sa jeune vie, et qu'elle a peut-être vécu jusqu'à son ultime dénouement dans le tragique anonymat d'Auschwitz. Car, entre-temps, la terreur nazie s'est déchaînée sur la population hollandaise. Dès février 1941, à la suite d'incidents dans le quartier juif d'Amsterdam, les Allemands procèdent aux premières rafles. Une grève générale s'étant déclenchée à cette occasion dans le pays, l'occupant riposte par plusieurs vagues de représailles. Etty accuse durement le coup: «Cela recommence: arrestations, terreur, camp de concentration, des pères, des sœurs, des frères arrachés arbitrairement à leurs proches. On cherche le sens de cette vie, on se demande si elle en a encore un.» Elle pressent toutefois qu'un appel à «Dieu» — troisième occurrence de ce nom dans le Journal — peut faire jaillir quelque lumière dans ces ténèbres: «C'est là une affaire à décider seul à seul avec Dieu. Peut-être toute vie a-t-elle son propre sens, et faut-il toute une vie pour découvrir ce sens.»

Il reste que, pour l'instant, elle a le sentiment d'avoir «perdu tout rapport cohérent avec la vie et les choses, le sentiment que tout est l'effet du hasard... Tout semble si menaçant et annonciateur de catastrophe — et cette immense impuissance!» Combien ce genre de questionnement est-il toujours d'actualité en cette fin de siècle! Cette question, Etty qui pressentait ce qui l'attendait, l'avait en quelque sorte anticipée. Elle l'avait un jour posée à Julius Spier: «N'est-il pas presque impie de croire encore si fort en Dieu à une époque comme la nôtre?» (p. 107). Elle ne nous a pas confié la réponse de Spier. Mais voici comment elle a «élaboré» la sienne, non pas d'une façon abstraite et théorique, mais en la tirant de la substance même de sa vie et de son dialogue avec ce Dieu qui lui est devenu depuis lors intensément présent:

> Prière du dimanche matin. Ce sont des temps d'effroi, mon Dieu. Cette nuit, pour la première fois, je suis restée éveillée dans le noir, les yeux brûlants, des images de souffrance humaine défilant sans arrêt devant moi. Je vais te promettre une chose, mon Dieu, une bien petite chose: je me garderai de suspendre au jour présent, comme autant de poids, les angoisses que m'inspire l'avenir. Mais cela demande un certain entraînement. Pour l'instant, à chaque jour suffit sa peine. Je vais t'aider, mon Dieu, à ne pas t'éteindre en moi, mais je ne puis rien garantir d'avance. Une chose cependant m'apparaît de plus en plus clairement: ce n'est pas toi qui peut nous aider, mais nous qui pouvons t'aider — et, ce faisant, nous nous aidons nous-mêmes. *C'est tout ce qu'il nous est possible de sauver en cette* époque, et c'est aussi la seule chose qui compte: un peu de toi en nous, mon Dieu. Peut-être pourrons-nous aussi contribuer à te mettre au jour dans les cœurs dévastés des autres (p. 106).

Au moment de la première publication des extraits du Journal d'Etty, une Juive rescapée des camps et qui l'avait bien connue, déclarait: «Je me souviens encore que lors d'une de mes dernières conversations avec Julius Spier, il déclara au sujet d'Etty: «Il y a en elle quelque chose d'essentiel qui a changé» (p. 109). Cet essentiel concerne en tout cas la question de sa relation à Dieu. C'est un fait que l'homme cherche spontanément son Dieu — ou des substituts de Dieu — dans la ligne de la puissance. Il lui est difficile de ne pas projeter en Dieu cette puissance qu'il ne possède pas lui-même et qui, pourtant, hante son imagination et ses rêves. Mais dans la mesure où il dépasse cette conception simpliste et paternaliste de «Dieu», il se trouve confronté au paradoxe révélateur qu'il découvre dans la personne du Christ. En Jésus, en effet, Dieu se révèle en sa «Gloire», selon l'évangéliste Jean (*Jn 1*, 14), c'est-à-dire dans la Vérité rayonnante de ce qu'il est. Et cette Gloire, la seule qu'il revendique, c'est la gloire d'aimer. Car non seulement «Dieu est amour» (*1 Jn 4*, 8), mais il *n'*est *qu'*amour.

Ainsi que le formulait encore tout récemment un des philosophes les plus marquants de ce siècle, Paul Ricœur[5]: il nous faut «reformuler en termes d'amour» la conception traditionnelle de la «toute-puissance» de Dieu. «Le seul pouvoir de Dieu, c'est l'amour désarmé. Dieu n'a pas d'autre puissance que celle d'aimer.» Il s'interdit donc, remarque un théologien contemporain, le père François Varillon, d'user de violence à l'égard de l'homme, fût-il monstrueusement malfaisant. «Mais si nous accueillons sa présence en nos vies, nous devenons capable de Lui donner raison de nous aimer ainsi — ne fût-ce que le jour de notre mort», et de découvrir que c'est l'amour qui aura le dernier mot dans notre tragique histoire. «Il faut une longue expérience, remarque encore le père Varillon, il faut peut-être toute une vie pour comprendre un peu que, dans l'ordre de l'amour, la puissance est faiblesse». Il est d'autant plus stupéfiant qu'il n'ait fallu que quelques mois à Etty pour le pressentir. Voici ce qu'elle note le 11 juillet 1942:

> Si Dieu cesse de m'aider, ce sera à moi d'aider Dieu... Ici, les Juifs se racontent des choses réjouissantes: en Allemagne, les Juifs sont emmurés vivants ou exterminés aux gaz asphyxiants... La journée d'hier a été dure, très dure, et j'ai eu beaucoup à endurer et à assumer. Mais c'est fait. J'ai absorbé encore une fois tout ce qui m'assaillait, et je suis capable d'affronter un peu plus de choses qu'hier. C'est probablement ce qui me donne cette allégresse et cette paix

5. Cf. Interview dans la revue *Panorama*, janvier 1999, p. 29.

> intérieure... Je ne me fais pas beaucoup d'illusion sur la réalité de la situation, et je renonce même à prétendre aider les autres. Je prendrai pour principe «d'aider Dieu» autant que possible, et, si j'y réussis, eh bien je serai là pour les autres aussi (p. 110).

Toujours lucide, elle ajoute, il est vrai: «Sur ce point (aider les autres), n'entretenons pas d'illusions héroïques.» Mais elle revient le lendemain, 12 juillet 1942, sur cet appel intérieur à «aider Dieu»:

> Oui, mon Dieu, tu sembles assez peu capable de modifier une situation finalement indissociable de cette vie. Je ne t'en demande pas compte. C'est à toi, au contraire, de nous appeler à rendre des comptes un jour. Il m'apparaît de plus en plus clairement, à chaque pulsation de mon cœur, que tu ne peux pas nous aider, mais que c'est à nous de t'aider et de défendre jusqu'au bout la demeure qui t'abrite en nous... Cette conversation avec toi, mon Dieu, commence à me redonner un peu de calme. J'en aurai beaucoup d'autres avec toi, t'empêchant ainsi de me fuir. Tu connaîtras sans doute des moments de disette en moi, mon Dieu, où ma confiance ne te nourrira plus aussi richement. Mais crois-moi, je continuerai à œuvrer pour toi, je te resterai fidèle et je ne te chasserai pas de mon enclos (p. 111).

On pense ici à cette réplique du curé Badilon à l'aristocratique Sygne de Coûfontaine qui se cabre devant le sacrifice qui lui est demandé, dans *l'Otage* de Paul Claudel: «Quoi de plus faible et de plus désarmé que Dieu quand il ne peut rien sans nous?» À trente ans de distance, le poète de génie, à l'époque du rationalisme triomphant, et la jeune juive, aux heures les plus tragiques de l'histoire européenne, communient sans s'être jamais rencontrés, en la même intuition bouleversante. Car il semble bien que ce soit sur notre continent, sur cette petite presqu'île d'Eurasie qu'elle s'est affirmée le plus clairement à des époques tragiques dans l'existence et la prière d'hommes et de femmes. Et c'est en en prenant conscience qu'Etty a finalement découvert sa vocation: «Il faudra bien que quelqu'un survive pour témoigner que Dieu était vivant dans un temps comme le nôtre. Et pourquoi ne serais-je pas ce témoin?» (p. 117).

Il ne s'agit pas chez elle d'une sorte d'évasion mystique. Elle écrit encore: «Il faut garder le contact avec le monde réel, le monde actuel, tâcher d'y définir sa place. On n'a pas le droit de vivre avec les seules valeurs éternelles... Vivre totalement au-dehors comme au-dedans, ne rien sacrifier de la réalité extérieure à la vie intérieure, non plus que l'inverse: voilà une tâche exaltante» (p. 121). Cela aussi, c'est un trait caractéristique de ce qu'on pourrait appeler une spiritualité européenne, et la laïcité y a contribué pour sa part.

Etty n'en est pas moins atteinte profondément par les rumeurs sinistres qui circulent dans son entourage: «Aux dernières nouvelles, tous les Juifs de Hollande vont être déportés en Pologne, en transitant par la Drenthe. La radio anglaise a révélé que, depuis avril de l'année dernière, sept cent mille Juifs ont été tués en Allemagne et dans les territoires occupés. Et si nous survivons, ce seront autant de blessures que nous devrons porter en nous pour le restant de nos jours» (p. 125).

Ces constatations accablantes ne l'empêchent pas d'ajouter, en se tournant vers la Source mystérieuse du sens de l'histoire: «Malgré tout, je trouve que la vie n'est pas dépourvue de sens, mon Dieu, je n'y peux rien! Dieu n'a pas à nous rendre des comptes pour les non-sens qui nous sont imputables. C'est à nous de rendre des comptes! J'ai déjà subi mille morts dans mille camps de concentration. Tout m'est connu. Aucune information nouvelle ne m'angoisse plus. Et pourtant, je trouve cette vie belle et riche de sens. À chaque instant» (p. 125-126).

Etty ne prend pas davantage son parti des humiliations quotidiennes infligées par l'occupant à toute une population: interdiction d'emprunter les transports publics, de pénétrer dans les parcs et les magasins de légumes frais «pour protéger la santé des aryens», etc. Une nuit, elle se relève pour s'en expliquer en ces termes dans son Journal:

> Pour humilier, il faut être deux. Celui qui humilie, et celui qu'on veut humilier, mais surtout: celui qui veut bien se laisser humilier. Si ce dernier fait défaut, en d'autres termes, si la partie passive est immunisée contre toute forme d'humiliation, les humiliations infligées s'évanouissent en fumée. Ce qui reste, ce sont des mesures vexatoires qui bouleversent la vie quotidienne, mais non cette humiliation ou cette oppression qui accable l'âme. Il faut éduquer les Juifs dans ce sens... On peut nous rendre la vie assez dure, nous dépouiller de certains biens matériels,... mais c'est nous-mêmes qui nous dépouillons de nos meilleurs forces par une attitude psychologique désastreuse. En éprouvant de la haine. On a bien le droit d'être triste et abattu de temps en temps par ce qu'on nous fait subir. C'est humain et compréhensible. Et pourtant, la vraie spoliation, c'est nous-mêmes qui nous l'infligeons. Je trouve la vie belle et je me sens libre. En moi des cieux se déploient, aussi vastes que le firmament. Je crois en Dieu et je crois en l'homme, j'ose le dire sans fausse honte.
>
> Si la paix s'installe un jour, elle ne pourra être authentique que si chaque individu fait d'abord la paix avec lui-même, extirpe tout sentiment de haine pour quelque race ou quelque peuple que ce soit, ou bien domine cette haine et la change en autre chose: peut-être même **à la longue en amour — ou est-ce trop demander? C'est pourtant la**

> seule solution... Je suis une femme heureuse, et je chante les louanges de cette vie — mais oui! —, en l'année du Seigneur — encore et toujours du Seigneur — 1942, la quantième année de la guerre? (p. 126-127).

Il ne s'agit pas, précise-t-elle, de faire preuve de complaisance avec ce qui est inacceptable chez l'adversaire: «On peut très bien être combatif et fidèle à ses principes sans être enfoncé dans la haine.» Et elle ajoute, comme pour concrétiser cette conviction qui devait en effet se vérifier un jour pour elle d'une manière dont les baraquements d'Auschwitz gardent à jamais le secret: «Pour le dire crûment, ce qui va peut-être faire mal à mon stylo: si un SS me piétinait à mort, je jetterais un dernier regard sur son visage, et je me demanderais avec stupéfaction et un sursaut d'humanité: 'Mon Dieu, qu'est-ce que tu as pu vivre de terrible, mon garçon, pour faire une chose pareille?'» (p. 136).

IV. - Au cœur de la détresse des pauvres

Mais une nouvelle profondeur d'expérience attendait encore Etty. Ses amis communistes et trotskistes étaient entrés dans la résistance. Inquiets au sujet de son avenir, ils lui avaient offert à plusieurs reprises un refuge dans la clandestinité, ce qu'Etty avait chaque fois décliné. Finalement, un d'entre eux qui avait été un de ses amants avant la guerre, Klaas Smelik, fait une dernière tentative en ce sens. Il a raconté comment s'était déroulée cette entrevue dramatique où Etty avait, une fois de plus, décliné cette proposition. Devant ce nouveau refus, Smelik l'avait saisie par les épaules et avait tenté une nouvelle fois de la convaincre du danger qu'elle courait: «Elle se dégagea et alla se planter à un mètre et demi de distance. Elle me regarda dans les yeux avec une expression que je ne lui connaissais pas, et me dit: 'Tu ne me comprends pas.' Je répondis: 'Non, je n'y comprends rien, nom de D...! Reste donc ici, espèce d'abrutie!' Elle dit alors: 'Je veux partager le sort de mon peuple.' À ces mots, je me rendis compte que tout était perdu. Elle ne viendrait jamais se cacher chez nous.»

Etty avait en effet pris conscience que l'immense majorité des Juifs voués à la déportation étaient de condition modeste et que beaucoup étaient de vrais pauvres. Elle avait alors sollicité un emploi auprès du Conseil juif d'Amsterdam qui, après quelque temps, l'avait envoyée au camp de transit de Westerbork pour y assurer un service «d'aide sociale auprès des populations en tran-

sit». Dans les lettres qu'elle envoie clandestinement à des amis d'Amsterdam, Etty brosse un tableau saisissant de la vie quotidienne au camp, de son organisation, de sa population bigarrée, de la détresse et des faux espoirs des internés, mais elle nous révèle aussi la générosité de son âme à l'épreuve de cette situation-limite d'humanité où, pour la première fois de sa vie, elle se trouve plongée. Comme l'a observé un jésuite hollandais: «Chez bon nombre de sujets, ce genre de situation extrême engendre le désarroi ou l'apathie. Chez Etty, c'est exactement le contraire qui se produit: une irrésistible intensité de vie.» J'ajouterais: une inépuisable capacité de tendresse et de compassion. À partir de cette période, une expression revient à plusieurs reprises sous sa plume: «être livrée» (*overgeleverd*); «se livrer» (*zich overgeven*). Ainsi, le 6 juillet 1942:

> La force, l'amour et la confiance en Dieu que l'on a en soi, qui, ces derniers temps, grandissent si merveilleusement en moi, il faut se garder prêt à les partager avec tout un chacun qui croise par hasard notre route et qui en a besoin... Même dans la souffrance il est possible de puiser des forces... Il faut choisir: penser à soi-même sans se soucier des autres, ou prendre distance d'avec ses souhaits personnels et se livrer. Et pour moi, ce don de soi (*overgave*) n'est pas une résignation, un abandon à la mort. Il s'agit de soutenir l'espérance, là où je le peux et où Dieu m'a placée (p. 198).

Et à la dernière page de son Journal, datée du 10 octobre 1942, on peut lire cette phrase qu'il n'est pas hors de propos de qualifier d'«eucharistique»: «J'ai rompu mon corps comme le pain et je l'ai partagé entre les hommes, car ils étaient affamés et sortaient de longues privations» (p. 198).

À mesure qu'elle approche du don de soi jusqu'à l'extrême, le Journal d'Etty, puis ses lettres de Westerbork, se font de plus en plus largement prière. Et c'est en faisant écho à cette prière qu'il convient de conclure. Celle-ci constitue en quelque sorte la synthèse de l'aventure spirituelle d'une fille de notre Europe et de notre siècle. Il s'agit de la dernière lettre qu'elle ait pu faire parvenir à son amie et confidente la plus intime, une chrétienne, Henny Tideman. Dix-neuf jours plus tard, le 6 septembre 1943, Etty était déportée vers Auschwitz avec toute sa famille.

> Chère petite Tide,
>
> Cet après midi, je me reposais sur ma couchette, quand tout à coup j'ai senti que je devais noter ceci dans mon journal. Je te l'envoie:
>
> Toi qui m'as tellement enrichie, mon Dieu, permets-moi aussi de donner à pleine mains. Ma vie s'est muée en un dialogue ininterrompu avec Toi, mon Dieu, un long dialogue. Quand je me tiens dans un coin du camp, les pieds plantés dans ta terre, les yeux levés vers ton

ciel, j'ai parfois le visage inondé de larmes — unique exutoire de mon émotion intérieure et de ma gratitude. Le soir aussi, lorsque, couchée dans mon lit, je me recueille en Toi, mon Dieu, des larmes de gratitude m'inondent parfois le visage, et c'est ma prière.

Je suis très fatiguée depuis quelques jours, mais cela passera comme le reste. Tout progresse selon un rythme profond, propre à chacun de nous. On devrait apprendre aux gens à écouter et à respecter ce rythme: c'est ce qu'un être humain peut apprendre de plus important en cette vie. Je ne lutte pas avec Toi, mon Dieu. Ma vie n'est qu'un long dialogue avec Toi... Le premier mot qui me vient à l'esprit, toujours le même, c'est: Dieu. Il contient tout et rend tout le reste inutile. Toute mon énergie créatrice se convertit en dialogue intérieur avec Toi. La houle de mon cœur s'est faite plus large depuis que je suis ici, plus animée et plus paisible à la fois, et j'ai le sentiment que ma richesse intérieure s'accroît sans cesse... Ma vie est une succession de miracles intérieurs. Et comme c'est bon de pouvoir encore le dire à quelqu'un (p. 198-199).

Comme c'est bon, oui, d'avoir trouvé en toi, Etty, quelqu'un pour nous le dire, par un autre miracle — celui d'une parole ressurgie après un demi-siècle de silence — pour nous rappeler «ce qu'un être humain peut apprendre de plus important en cette vie».

B-1150 Bruxelles
Rue Liétart 31/8

Paul LEBEAU, S.J.
Institut d'Études Théologiques

Sommaire. — En 1942, alors que se multipliaient les signes avant-coureurs de l'extermination de la communauté israélite des Pays-Bas, une jeune Juive de 27 ans écrivait dans une chambrette d'Amsterdam: «Ce que je vis intérieurement, et qui n'est pas seulement de moi, je n'ai pas le droit de le garder pour moi seule.» Cette prise de conscience lui avait paru si décisive qu'elle s'est mise à en rendre compte par écrit, en rédigeant un journal personnel (resté inconnu pendant un demi-siècle) où elle retrace l'itinéraire spirituel qu'elle a parcouru jusqu'à sa déportation vers Auschwitz. Élevée en dehors de toute tradition religieuse et confessionnelle, elle découvre peu à peu, grâce à l'influence d'un thérapeute disciple de Jung, sa vocation à livrer sa vie en témoin de Dieu et de son amour universel.

Summary. — In 1942, as the extermination of the Jewish community in Holland was inexorably put into effect, a young woman of 27 wrote in her room in Amsterdam: «What I am now experiencing, and which is not just my own, I have no right to keep for myself.» She felt such a spiritual awakening was so meaningful that she started describing it in a diary — which remained unpublished for half a century. Although she had been brought up outside of any religious or denominational influence, she reports in her highly personal and expressive style how she progressively discovered, through the influence of a German Jew, who had

been a disciple of Jung, her personal vocation to make her young life a testimony to the presence of God in the midst of the most tragic events of this century. She died in Auschwitz in 1943.